

Parmi beaucoup d'erreurs pourtant, l'*Esquisse d'une philosophie* contient des pages admirables. Ce que La Mennais dit de l'art et du beau n'a été dépassé que par Platon, dont il s'inspire visiblement. Ses vues sur la musique sont neuves et justes. Mais rien n'égale peut-être, pour l'élévation de la pensée, la sincérité du sentiment et la richesse de la langue, ses considérations sur l'esthétique chrétienne et le symbolisme de nos églises gothiques.

C'est aussi de Sainte-Polagie qu'il faut dater son opuscule *du Passé et de l'Avenir du peuple*, dans lequel il donne libre cours une fois encore à ses aspirations socialistes, à ses espérances en un âge d'or très prochain. Une *voix de prison*, écrite à la même époque, porte la même empreinte. Il faut en dire autant de l'*Esclavage moderne*, simple développement oratoire de la pensée saint-simonienne : « La salaire n'est que l'esclavage prolongé. » Là encore, Lamennais prophétise un ordre nouveau, c'est son idée fixe depuis de longues années. Il y revient jusqu'à satiété. Hélas ! cette foi en un avenir chimérique est la seule qui reste debout parmi les ruines augustes de son passé.

On s'en aperçut bien, en 1813, lorsque parurent *Amschaspands et Darvands*. un livre non moins étrange par le sujet que par le titre. C'est une sorte de dialogue entre les génies persans du bien et du mal. Les allusions aux choses et aux hommes du jour y sont nombreuses. Un biographe de La Mennais, R. Spuller, qui se fait volontiers en toute circonstance l'apologiste de son héros ; n'hésite pas à déclarer ce livre « bizarre, obscur, d'une facture pénible, d'une lecture fastidieuse », tel enfin qu'il « ne pouvait que troubler les esprits. »

Moins âpre et plus intelligible que ce livre singulier, la *Traduction* des *Evangelies*, publiée en 1816, n'en vaut guère mieux, non qu'elle manque ordinairement d'exactitude ou même d'onction ; mais elle est défigurée par des notes démocratiques tout à fait imprévues. « Concevez-vous, disait en gémissant l'abbé Jean-Marie, qu'un homme qui ne se croit pas fou vienne, au bout de dix-huit cents ans, donner à la divine parole une interprétation à laquelle onques ne songea aucun chrétien ! » C'est que La Mennais était révolté à la misère. La vente de sa *Traduction de l'imitation* lui donnait seule du pain. Il crut que la publication des *Evangelies* serait aussi une bonne affaire. Elle était, en tout cas, une mauvaise action.

Les mois s'écoulaient. La révolution de février éclata. La Mennais vit l'avènement de cette république qu'il appelait de ses vœux. Il fonda aussi le *Peuple constituant*, dont les rédacteurs n'avaient pas, à beaucoup près, le talent des hommes de l'*Avenir*, ni même, je crois, leur honnêteté. Ajoutons que La Mennais s'y montra toujours flottant, toujours plein de l'impression du moment, sans politique nettement arrêtée, insuffisant, en fin de compte, à remplir la tâche qu'il s'était donnée. Le *Peuple constituant* disparut le 11 juillet 1848.

Les déboires de La Mennais ne furent pas moindres comme représentant du peuple que comme journaliste. Elu député par le département de la Seine, il était allé siéger à l'extrême gauche. Sa présence y passa inaperçue. Il avait trop peu d'haleine pour aborder la tribune et dut se tenir à son banc. Comme membre du Comité de Constitution, il apporta des idées contestables. On l'a appelé « un idéaliste forcené. » Le mot est de mise ici. Au moins, ce fut l'avis de ses collaborateurs, qui ne lui prêtèrent aucune attention. Il vit donc successivement sa propre valeur méconnue, la république compromise, et ne s'en consola pas.